

## Souvenirs d'enfance

Irène, 2019

L'histoire de mes parents commence avant le siècle, puisque mon père, Léon, était né en 1899. Ma mère, Marie, en 1901. Comment devait être la vie au Rieuprégon, un hameau au milieu et en haut des Pyrénées, en ce temps-là ? dure, sûrement, mais aussi très solidaire, dans ce fond de montagne difficile d'accès et au climat rude, ou on vivait de peu.

Le père de Maman, Jean Galy, était un petit homme sec et autoritaire, un paysan qui savait tout faire -même des meubles !- , et que ses enfants vouvoyaient. Il fallait sûrement marcher droit, mais ma grand-mère, Jeanne-Marie, qui cachait une forte personnalité sous une apparence douce et gentille, devait adoucir son influence. Il voulait que ses enfants aient de l'instruction, et Maman racontait qu'un jour de tempête de neige il l'avait portée sur son dos jusqu'à l'école. Elle y était brillante, toujours première, dans cette école où « il était interdit de cracher par terre et de parler patois » ; ou chaque élève apportait une bûche, pour chauffer un peu la salle, et une pomme (quand ils en avaient) pour leur déjeuner. Elle aurait bien aimé continuer après son certificat d'études, devenir institutrice peut-être ; mais la maisonnée devait être bien trop pauvre pour cela.

Mon père, c'était différent ; plutôt le genre garnement ! Élevé sans mère (elle était morte en couches lors de la naissance de sa petite sœur Madeleine), avec un père qui vivait de ses rentes (il avait hérité d'un frère parti à Paris ; il n'en fallait sans doute pas beaucoup pour être plus riche que les autres Rieuprégonnais...) et passait son temps à palabrer au coin du feu. Mon père était probablement rival de son aîné Pierre (bizarrement, les deux garçons avaient Pierre pour nom de baptême – sans doute le nom de leur parrain. On avait dû se rendre compte qu'à l'usage ce n'était pas pratique, et on avait surnommé mon grand-père Léon) ; beau gosse, aussi, et sans doute chahuteur (il y a une histoire où il saute par la fenêtre de l'école – au rez-de-chaussée, quand même...). Son frère avait fait des études, il était devenu chef de gare, mais mon père avait tout de même obtenu le fameux certificat d'études, celui qui ouvrira les portes de leur aventure ; et c'était un beau parti... localement.

Mes parents se connaissaient depuis l'enfance, sûrement. Comment se sont-ils déclarés ? Ma mère ne m'en a rien dit. Mais Papa est parti faire la guerre, la première, de 14-18 et elle l'a attendu, en brodant son trousseau (toujours broder si on n'a rien d'autre à faire, disait-elle –il faut que les mains soient occupées). Et il lui a ramené de Nancy une paire de petits ciseaux à broder, dont les anses étaient des cigognes, et que j'ai toujours vus dans la boîte à couture. A son retour, ils se sont mariés. Il y a une photo de leur mariage, où Maman porte un bonnet très 1920 qui lui serre la tête, et qui, il faut le dire, ne la fait pas très jolie.



Moi, Irène, j'ai dû naître assez vite, à la maison (pas de détails sur ma naissance, ni sur le fait qu'ils n'ont pas eu d'autre enfant – je soupçonne la volonté plutôt que le hasard, et des moyens de contraception dont on ne parlait pas). Irène, un prénom pas très courant dans le village (ou tout le monde s'appelait Marie, Jeanne, Élisabeth, ou Aimée). Maman était venue vivre avec sa belle-famille, dans cette maison sans femme qui ne devait pas être très accueillante. Elle avait du caractère, et son beau-père aussi. Ça avait du clasher plusieurs fois, mais un jour, Maman a voulu acheter, pour moi qui avais deux ans, un petit manteau, et le beau-père, pourtant pas pauvre, le lui a refusé. C'était une fois de trop. Maman a convaincu mon père, et hop, les voilà partis. Assez de la montagne ! A Paris !!

En ce temps-là, avec son certificat d'études, on pouvait être facteur. Est-ce à ce moment qu'ils ont demandé de l'aide au député du coin, Monsieur Galy-Gasparou ? Pour le remercier, ils lui ont apporté un coq de bruyère, probablement chassé dans la forêt de Candail – l'emphase avec laquelle Maman prononçait le nom du volatile en disait long sur l'extraordinaire valeur du cadeau. Bref, mon père a eu son affectation de facteur. A Paris.

Comment imaginer leur arrivée ? Comment passe-t-on du Rieuprégon au Paris des années 1925 ? Sans argent ; sans comprendre la langue (on parlait patois au Rieuprégon, et le français appris à l'école ne devait pas beaucoup ressembler au jargon parigot) ; sans avoir jamais vu, ni –bien sur- pris le train ; sans avoir jamais vu le métro, les bus, les voitures même ! Sans savoir où aller. Sans même savoir comment sera le métier de facteur !

Dans tout cet inconnu il y a avait une présence : la cousine germaine de Maman, Clémentine, et son mari Pierre, avaient fait le même saut dans l'inconnu parisien un peu avant ; j'imagine que c'est ce qui avait dû décider mes parents, et j'imagine aussi qu'ils ont dû les aider à leur arrivée. Pierre était un gentil monsieur, plein d'idées, malin et dégourdi ; Clémentine était douce et gentille, elle aimait les fleurs et faisait des bouquets magnifiques, zen.

Les voilà arrivés, avec Irène-moi dans les bras, j'avais deux ans, peut-être ? Ils ont trouvé une chambre, chambre d'hôtel, hôtel pas très bien famé, un bouge ? L'histoire dit qu'on n'y acceptait pas les enfants, et que mon père passait devant la réception avec Irène entortillée, cachée dans des châles ... c'était le premier hiver, et la chambre était sans feu, interdit d'y faire de la cuisine. Comment chauffer la nourriture ? Ce qui est sûr, c'est que les débuts ont dû être difficiles ! Mais la montagne, c'était difficile aussi – ils étaient durs à la tâche, ils s'en sont sortis.

Ils ont pris une loge de concierge, Rue de la Convention, dans le 15ème. Ça devait être une façon de se loger correctement et de trouver un emploi (Ma mère, plus tard, ne le disait pas ; elle devait trouver que ce n'était pas assez bien). Pourtant, elle y a fait merveille, bien sûr. Elle racontait qu'elle allait tous les matins faire le marché très tôt, et l'une des marchandes lui disait « vous êtes ma première cliente, vous me portez chance ». Je l'imagine, à 25 ans, toute fraîche et jolie, bien faite, avec un superbe décolleté (dont personne n'a hérité dans la famille !). Très vite, j'en suis sûre, elle a été élégante, quelque chose qu'elle n'avait sans doute pas appris au Rieuprégon ! Il y a quelques photos où ils sont tous les deux très chics, et j'ai encore d'elle une robe comme un vitrail, un chiffon de soie, qu'Isabelle, cinquante ans plus tard, a même portée pour aller diner chez Maxim's. Maman avait beaucoup de goût ; elle faisait mes

vêtements, bien sûr (beaucoup plus tard, quand j'étais en pension à St Gaudens, elle me tricotait des petits bonnets ravissants que mes amies m'enviaient) et sans doute les siens. Et quand on revenait au Rieuprégon pour les vacances (tous les ans), nous mettions nos plus beaux atours pour impressionner le voisinage. Ma mère était fière : Ils avaient des économies, ils avaient réussi.

La loge que nous habitons à Paris n'était pas grande : une cuisine, un grand living, et une petite chambre. Tous les soirs pour moi on déplaçait un petit lit de fer, ou je couchais. Il n'y avait pas de place pour cacher grand-chose, et c'est comme ça qu'un soir, peu avant Noël, j'ai remarqué des paquets bien enveloppés sur le haut de l'armoire. J'en ai conclu, un peu déçue, que le Père Noël n'existait pas...

Un souvenir de mes quatre ans, peut-être : mon père me promène sur le pont Mirabeau, me hisse sur le parapet du pont, j'y suis debout, je manque tomber, une fraction de seconde ou je me sens partir dans le vide, avant qu'il ne me saisisse. Et sous le pont coule la Seine...

Nous habitons un immeuble chic, typique de Paris avec sa façade en pierre de taille, et dont les occupants étaient très distingués. Au premier étage, l'ambassadeur d'Espagne, Monsieur d'Estribat, avait une fille à peu près de mon âge, et j'étais priée d'aller jouer avec elle ; dûment chapitrée par ma mère, je ne disais rien quand cette chipie me tirait les cheveux, mais j'ai compris très vite la lutte des classes entre le premier étage et le rez-de-chaussée ! Maman s'était facilement liée avec les occupants de l'immeuble. D'abord, Tante Mimi – qui, bien sûr, n'était pas ma tante mais pour laquelle j'avais beaucoup d'affection ; elle avait un petit chien. Elle possédait une boutique de vêtements d'enfant au rez-de-chaussée de l'immeuble, et me gâtait beaucoup ; j'étais habillée comme une petite princesse ! Plus haut il y avait Mademoiselle Jeanne Rieux, que j'appelais Bao. Elle était toulousaine, (son frère, Jean Rieux, fut maire de Toulouse), et elle vivait avec une amie, Suzanne. Deux jolies femmes, demi-mondaines sans doute, qui recevaient du beau monde, et voyageaient sans doute en bonne compagnie, Brésil, Etats-Unis. Dans leur entourage, il y avait un certain Levy, artiste sculpteur qui avait installé son atelier là-haut– c'est lui qui a fait le buste en plâtre qui me représente quand j'avais 7ans, un nœud dans mes cheveux au carré.

Je devais m'y plaire, dans ce joli quartier du quinzième arrondissement ; Nous étions juste en face de l'église St Christophe, ou Maman devait souvent aller écouter la messe, elle était croyante, mais aussi en comprenait la valeur sociale ; moi je me souviens qu'une fois par an, lors de la bénédiction des véhicules (St Christophe est le patron des conducteurs), j'y allais pour faire bénir ma trottinette !

L'école ne me passionnait pas mais je devais travailler bien, car on ne plaisantait pas avec l'instruction à la maison. Nous avions toutes des tabliers noirs, avec un ruban de couleur sur l'épaule qui indiquait notre classe. Un soir, maman a été en retard pour venir me chercher, et je pleurais, alors une gentille dame m'a demandé si je connaissais mon adresse :

- Oh oui, Madame, 15 Rue de la Convention
- Alors viens avec moi, je vais te ramener chez toi

On imagine l'émotion de Maman quand elle est arrivée à l'école, et ne m'y a pas trouvée ! Et je me souviens encore de la fessée que j'ai reçue ce soir-là pour avoir suivi une inconnue...

J'imagine qu'on vivait assez modestement, et les distractions ne devaient pas être très fréquentes, mais l'Exposition Coloniale de 1931 reste un souvenir marquant dans ma mémoire (je n'ai pas du être la seule, il y a eu huit millions de visiteurs sur 6 mois). « Le Tour du Monde en un jour ! ». Le temple d'Angkor Wat m'avait beaucoup frappée, reconstitué qu'il était à l'identique. A cette occasion, mon parrain Pierre, le frère de



papa, sa femme et son fils Émile étaient venus nous voir ; j'ai une photo d'Émile et moi, devant chez nous, nous portons tous les deux un petit casque colonial, blanc, ramené de l'Exposition. A cette époque, ils habitaient Luchon, ou mon parrain était chef de gare. C'était un homme charmant, très gentil, il aimait beaucoup les chats et en élevait plusieurs. Plus tard, il a été nommé chef de gare à Lacourtenours, une grande gare de triage près de Toulouse, et il est mort fauché au bord de la route par un chauffard qui a pris la fuite, un soir de Noël...



Un autre évènement qui avait marqué mes parents, c'était le vol de Costes et Bellonte, au départ de Paris pour le premier vol non-stop Paris- New-York le 1<sup>er</sup> Septembre 1930, à bord d'un Breguet 19 Super Bidon « Point d'interrogation ». (Lindbergh, 3 ans plus tôt, avait réussi la traversée dans l'autre sens). J'ai souvenir d'une photo sans doute commémorative de l'évènement, ou Pierre et Clémentine, mes parents et moi, sommes à bord d'un avion de carton-pâte....

Mon père aimait-il Paris et son travail de facteur ? Est-ce que la besace était lourde ? C'était sûrement un très grand changement depuis ses montagnes, mais il avait le contact facile et je crois qu'il aimait bien ce quartier. Son rêve, c'était d'y ouvrir un bistro à vin - un rêve auquel ma mère a dû mettre bon ordre rapidement, et c'est peut-être bien dommage... Maintenant que ces bistros sont si à la mode, je pense que mon père était tout juste un précurseur ! Il avait plein d'idées ; il voulait aussi acheter un side-car pour y empiler toute la famille et arriver ainsi au Rieuprémon !

Pourtant, ils n'aimaient pas la ville (était-ce « ils », ou juste ma mère ?) : ils voulaient revenir au pays, et ils ont fini par y arriver – malheureusement, car leur affectation à Boulogne n'a pas dû les satisfaire : petit village bouseux, perdu au fond de la campagne, loin de tout, et dans un pays vallonné où mon père sur son vélo a dû trouver les côtes bien rudes. Moi j'ai dû partir en pension à St-Gaudens. N'ayant pas investi leurs économies dans une propriété, ils les ont perdues lors de la dépression de la guerre – et ils ont rêvé de repartir, vers Toulouse cette fois, et n'y sont jamais arrivés. Mais ils revenaient, chaque fois que possible, vers ce Rieuprémon auquel ils appartenaient. Et moi, j'y passais mes vacances, tous les étés. Ma cousine Paulette, plus jeune que moi d'un an, y venait aussi, à Bérac, tout près ; et les deux cousinettes que nous étions, jolies et élégantes, devaient en mettre plein la vue aux garçons du coin !

J'ai un souvenir d'enfance, à Mourouet, où ma grand-mère préparait pour moi un dessert de riz au lait (un luxe, dans cette maison où tout était compté). Au moment de servir, elle faisait rougir au feu le tisonnier, et, en touchant un morceau de sucre qu'elle tenait à la main, elle faisait couler à la surface du riz des taches de caramel brûlant... un délice !

Je l'aimais beaucoup, ma grand-mère, avec son grand tablier noir et son cravatou. Tous les jours, elle préparait l'asinet, cette soupe de légumes du jardin (pommes de terre, carottes, chou...) avec quelquefois (les bons jours) un bout de viande ou de couenne, qui mijotait toute la journée au coin du feu. Quand elle pelait les pommes de terre, je lui proposais souvent de l'aider, et elle refusait toujours. Je soupçonne qu'elle craignait que je ne fasse pas les épluchures assez fines... La vie était si chiche, dans ce bout de montagne. Longtemps, la maison de Mourouet (une pièce, avec deux lits dans le fond) a été sans électricité, et sans eau courante. Je revois ma grand-mère allumant le soir la lampe à pétrole, une cérémonie (c'était un objet si cher !). Et on allait chercher l'eau à la fontaine, dans des brocs.

Ma mère était autoritaire et ne plaisantait pas avec la discipline. Il faut dire qu'elle et moi n'avions pas la même définition des bêtises : par exemple, Paulette et moi sommes parties un jour (avec notre petite cour de garçons préférés...) à Foix, en vélo, pour la journée. Un sérieux périple, il faut monter le Col de Port, une fois dans chaque sens, mais une aventure qui nous plaisait beaucoup. Tout allait bien jusqu'au moment où on s'est rendu compte qu'on allait être en retard pour l'heure sacro-sainte du dîner, et on imaginait déjà Maman, furieuse, à la porte... alors on est rentrées vite, si vite, coupant les lacets du Col dans la montée, le vélo sur l'épaule (et celui de Paulette était si lourd !), descendant à fond, et, après Brusquet, coupant à travers les prés pentus, vers Mourouet au lieu d'aller faire le tour à l'Église. L'histoire de mes souvenirs ne dit pas si nous sommes arrivées à temps !

Parmi nos admirateurs, il y en avait un, Maurice, qui était tout pour moi. Nous avons passé tant d'étés de notre enfance et adolescence, à courir les montagnes en se tenant par la main. Notre vie ensemble aurait dû être toute tracée, et je crois bien que nous aurions été heureux. Mais c'était sans compter avec ses parents, qui, commerçants établis à Toulouse, ne voyaient pas du tout leur fils épouser la fille d'un pauvre facteur... Maurice s'est plié à leur opposition, et il a dû le regretter souvent – et moi aussi : Le hasard nous a remis en présence dans un dîner du Rotary-Club à New-York, où il était proviseur du Lycée Français. Le choc quand nous nous sommes regardés, retrouvés... il y avait toute une vie dedans.

